This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III. A. 14 3

~~NS. 93 D. 20~~

# FONTENELLIANA.

R 831 m

FONTENELLE.
L'ignorant l'entendit; le Savant l'admira.
Fourvet. P.
Mariage Sc.

prix 1f 4c

# FONTENELLIANA

OU

# RECUEIL

*Des bons mots, reponses ingénieuses, pensées fines et délicates de* FONTENELLE.

L'ignorant l'entendit, le savant l'admira.
(VOLTAIRE.)

PAR C.en D'AV.allon

A PARIS,

CHEZ MARCHAND, LIBRAIRE, PALAIS DU TRIBUNAT, GALERIE NEUVE, N°. 10.

AN IX. — 1801.

INSTITUTION
OF OXFORD
LIBRARY

# PRÉFACE.

L'abbé Trublet, duquel Voltaire disait avec raison :

Il compilait, compilait, compilait.

a donné des mémoires littéraires très-volumineux sur Fontenelle, où l'on remarque à la vérité beaucoup d'érudition, de fatras, un style lourd et pénible qui fait tomber le livre des mains ; mais on y trouve peu de choses dignes d'être citées, peu de faits intéressans et un verbiage continuel. A peine a-t-on pu recueillir sept ou huit anecdotes dans cette mer de mots. Ces mémoires qu'on ne

lit plus, ne donnent aucune idée du caractère et des mœurs de Fontenelle, et seront toujours absolument inutiles à celui qui voudra approfondir, dans Fontenelle, l'homme du monde, le grand philosophe, le littérateur distingué et le poëte aimable.

Il parut en 1777, un fragment sur Fontenelle, contenant quelques anecdotes et quelques-unes de ses pensées les plus remarquables : il fut inséré dans un ouvrage périodique. Ce fragment n'eut pas de suite, l'auteur ayant probablement abandonné son projet, ou n'ayant pu trouver les matériaux propres à confectionner son ouvrage.

On a encore l'esprit et les maximes de Fontenelle, un gros vol. *in*-18.

Cette compilation n'eut aucun succès, et n'en devait pas avoir, elle s'est rangée d'elle-même au nombre des brochures qui ne peuvent vivre qu'un mois.

On a rassemblé dans cet ana tous les bons mots recueillis des conversations de Fontenelle, les anecdotes qui le regardent et lui sont relatives, ainsi qu'un grand nombre de ses pensées fines et de ses réponses ingénieuses.

Malgré la quantité d'ana qui inondent les boutiques des libraires, celui-ci ne déparera point la collection. Instructif et amusant tout à-la-fois, il plaira par la variété des anecdotes, le mélange des pensées, et servira à donner une juste idée de l'auteur de la *pluralité des mondes*.

On n'a rien négligé pour rendre cet ana complet. Les meilleures sources où l'on pouvait puiser, ont été recherchées. Des brochures polémiques sans nombre, des almanachs littéraires du tems, les mémoires de l'académie des sciences et de celle de belles lettres, ont été mis à contribution ; on a fouillé par-tout où l'on pouvait recueillir des renseignemens précieux, et des traits encore inconnus de ce philosophe ; on peut se flatter que les recherches n'ont pas été vaines, et que le public accueillera avec empressement un ouvrage qui manquait à la littérature.

Condorcet a essayé de venger Fontenelle de l'inculpation de dé-

faut de sentiment qu'on a fait de tous tems à l'auteur de l'histoire des oracles ; malgré ses efforts, M. Condorcet n'a persuadé personne. Les traits de bienfaisance qu'il cite en faveur de ce philosophe, prouveront tout au plus que Fontenelle faisait par raison, ce que les autres font par goût et par sentiment. Il paraît même qu'il a ignoré un grand nombre d'anecdotes et de traits qui peignent plus fidèlement Fontenelle, que tous les raisonnemens qu'il a faits (1). La lecture de cet ana mettra à même de juger, qui de Condorcet ou de nous à raison. Au reste, si la tâche qu'avait embrassée Condorcet de

(1) Pour démontrer sa sensibilité.

justifier Fontenelle de l'apathie qu'on lui reprochait, n'a pas eu son effet, elle a au moins prouvé qu'il avait ce qui manquait à son prédécesseur, et cette justification ne peut que faire honneur à son cœur et à ses sentimens.

# VIE
# DE FONTENELLE.

BERNARD le *Bovier*, sieur de *Fontenelle*, secrétaire ordinaire du duc d'Orléans, de l'académie française, de celle des inscriptions et belles lettres, de celle de Rouen; membre de la société royale de Londres et de l'académie de Berlin, nacquit à Rouen, le 11 février 1657, de François le Bovier, écuyer, sieur de Fontenelle, et de Marthe Corneille, propre sœur des célèbres Pierre et Thomas Corneille.

Il fit ses premières études au collège des Jésuites de Rouen. Ses talens se développèrent de si bonne

heure, qu'à l'âge de treize ans, il composa un poëme latin sur *l'immaculée conception*, qui fut jugé digne d'être imprimé.

Il vint pour la première fois à Paris, à l'âge de 19 ans, conduit par son oncle Thomas Corneille, qui travaillait alors avec de *Visé*, au *Mercure Galant*; le jeune neveu fut associé à ce travail, et enrichit le mercure de plusieurs petites nouvelles qui furent très-bien reçues du public. Il ne demeura que quelques mois dans Paris; dès l'année suivante, de Visé annonçant une pièce de vers de Fontenelle, en fait un très-grand éloge, dans lequel il se plaint de son séjour à Rouen. Avant ce voyage il avait déjà concouru pour le prix de l'académie française, et avait obtenu l'accessit.

Il avait à peine vingt ans lorsqu'il fit une grande partie des opéra de *Psyché* et *Bellérophon*, qui parurent en 1678 et 1679, sous le nom de Thomas Corneille, son oncle.

En 1681, il fit jouer la tragédie d'*Asper*, elle ne réussit point ; il se soumit sans murmure à la décision du public, et jetta son manuscrit au feu.

Ses dialogues des morts parurent en 1683. Il avait pris Lucien pour modèle ; mais au goût de plusieurs, il le surpassa beaucoup. Ces dialogues sont la critique fine et judicieuse de la plupart des opinions des hommes, cachée sous l'enveloppe aimable du badinage le plus ingénieux et le plus léger. Cet ouvrage essuya cependant quelques critiques ; *Fontenelle* trouva un ex-

cellent moyen de s'en délivrer, en publiant l'année suivante, sous le titre du *Jugement de Pluton*, un examen sévère de son livre qui désarma la critique et l'envie, ou du moins leur imposa silence.

Ce premier ouvrage fut suivi de la *vie du grand Corneille, avec l'histoire du théâtre français* jusqu'à ce grand poëte, et des *réflexions sur la poétique.*

Il publia en 1685, les *lettres du chevalier d'Her.* Elles sont pleines d'esprit, mais on sent qu'ells sont le fruit d'une imagination froide et compassée, et cet ouvrage est peut-être le plus faible qui soit sorti de sa plume.

En 1686 parut son traité de *la pluralité des mondes*, dans lequel il a trouvé moyen de donner le

tour le plus clair et même le plus orné, à ce que l'astronomie physique a de plus relevé, et d'intéresser à un livre de philosophie, l'homme le moins philosophe. C'est l'ouvrage le plus célèbre de Fontenelle ; ce qui empêcha les *mondes* d'être mis au rang de nos livres classiques, c'est qu'ils sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes.

En 1687, il donna au public son *histoire des oracles*, livre instructif et agréable, tiré de l'ennuyeuse compilation de *Vendale* sur le même sujet. Comme le système qu'il développait dans cet ouvrage renversait quelques opinions adoptées par des auteurs d'ailleurs respectables, l'auteur éprouva des contradictions d'autant plus vives peut-être, qu'il

avait plus de raison ; ces contradictions tombèrent d'elles-mêmes dans l'oubli, et laissèrent l'histoire des oracles dans tout son lustre.

De cet ouvrage historique, il passa à un d'une toute autre espèce ; je veux dire à *ses poésies pastorales*, avec un discours sur *l'églogue* et une *digression sur les anciens et modernes*, qui parurent en 1688. Les bergers de *Fontenelle* ont plus d'esprit que de sentiment, et disent rarement ce qu'ils doivent dire. Ces pastorales sont de mauvaises églogues ; mais ce sont des poésies délicates.

Sa digression sur les anciens et les modernes, dans laquelle il semblait faire entrevoir la supériorité des derniers sur les premiers, choqua Despreaux et les autres admirateurs de l'antiquité, et de la dif-

férence du sentiment, ils passèrent à l'antipathie pour l'auteur. C'en fut assez pour faire échouer les quatre premières tentatives qu'il fit pour entrer à l'académie française, où il ne fut admis qu'en 1691, à la cinquième fois qu'il s'y présenta.

Ce fut pendant la durée de la dispute sur les anciens et modernes, qu'il donna l'opéra de *Thétis et Pelée*, qui eut le plus grand succès. Il fut suivi de celui *d'Énée et de Lavinie*, joué en 1690; il n'eut pas le même succès que le premier. Il avait composé, pendant ce même temps, un *discours sur la patience*, qui remporta le prix proposé à l'académie française.

De la poésie et de la littérature, il passa sans effort aux mathéma-

tiques et à la philosophie ; il publia plusieurs volumes des *mémoires* de l'académie des sciences, dont il fut nommé sécretaire en 1697. Il continua de l'être pendant 42 ans, et donna chaque année un volume de l'histoire de cette compagnie. Ce fut lui qui fit la préface qui est à la *tête de l'analyse des infiniment petits de l'hôpital* : ce fut la seule fois qu'il prêta sa plume en qualité de mathématicien, mais ce n'était pas la première fois qu'il l'avait prêtée comme homme de lettres. Il avait aidé autrefois *Bunel*, son intime ami, dans un discours qui remporta le prix de l'académie française, en 1695.

Au milieu du travail toujours renaissant de son ministère, il composa un ouvrage bien différent de

ceux qui l'avaient occupé jusqu'alors ; c'était ses *élémens de la géométrie de l'infini*, qu'il publia en 1727, comme suite des mémoires de l'académie de la même année.

Après avoir été pendant 44 ans secrétaire de l'académie, âgé pour lors de 84 ans, il demanda la vétérance à la fin de 1740.

La retraite de Fontenelle ne le rendit pas plus indifférent pour l'académie ; il y assista fréquemment jusqu'à ce que le grand âge l'eût privé de l'ouie.

La tranquillité dont il jouissait lui rappella son ancien goût ; il s'occupa à revoir quelques pièces de théâtre qu'il avait autrefois composées, et auxquelles il a joint, en les publiant, une préface raisonnée sur les différens genres de poésie

dramatique. Il composa d'autres petites pièces, dans lesquelles on retrouve son premier feu.

Il fit en 1749, comme directeur, l'éloge du cardinal de Rohan a l'académie française, et prononça dans la même séance un discours contre les jeunes poëtes qui négligent la rime. Ces deux pièces n'ont rien qui se ressente de l'âge de 92 ans, auquel il était alors parvenu.

Il publia en 1752 un petit ouvrage qu'il avait autrefois composé, sous le titre de *théorie des tourbillons cartésiens, avec des réflexions sur l'attraction*. C'est peut-être un des meilleurs qui aient été faits sur cette matière; mais quoiqu'on y reconnaisse par-tout *Fontenelle*, et que même il ne se cachait point d'en être l'au-

leur, il n'a pas voulu y mettre son nom.

Peu de savans ont eu plus de gloire et en ont joui aussi longtems que *Fontenelle*. Malgré un tempérament peu robuste en apparence, il n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite vérole; il n'eut de la vieillesse, que la surdité et l'affaiblissement de la vue, encore cet affaiblissement ne se fit sentir qu'à l'âge de 90 ans. Les facultés de son ame se soutinrent mieux que celles de son corps; il y eut toujours de la finesse dans ses pensées, du tour dans ses expressions, de la vivacité dans ses reparties, même jusque dans ses derniers momens. Il mourut le 9 janvier 1757, avec cette fermeté d'ame qu'il avait montrée

toute sa vie. *Voilà*, dit-il, *la première mort que je vois.* Son médecin lui ayant demandé s'il souffrait ; il répondit : je ne sens qu'une difficulté d'être.

Il nous reste à parler de son caractère et de ses mœurs dans l'intérieur de sa maison. Pour n'être point sujets à être accusés de partialité, nous allons citer les diverses esquisses que plusieurs hommes et femmes ont données de cet illustre écrivain ; afin qu'en les comparant les unes avec les autres, on puisse se former une idée exactement vraie de cet académicien. Voici d'abord le portrait qu'en fait madame de Forgeville, son intime amie.

« La physionomie de Fontenelle » annonçait d'abord son esprit. Un » air du monde répandu dans toute

» sa personne, rendait aimables
» jusqu'à ses moindres actions :
» souvent les agrémens de l'esprit
» en excluent les parties essentielles ;
» le sien, unique en son genre,
» renfermait également tout ce qui
» fait aimer et respecter. La pro-
» bité, la droiture, l'équité, com-
» posaient son caractère. Son ima-
» gination vive et brillante, des
» tours fins et délicats, et des ex-
» pressions toujours heureuses, en
» faisaient l'ornement. Son cœur
» fut toujours pur, ses procédés nets,
» et sa conduite une application
» continuelle de ses principes ; exi-
» geant peu, justifiant tout, sai-
» sissant toujours le bon, et négli-
» geant si fort le mauvais, qu'on
» pouvait quelquefois douter qu'il
» l'eût apperçu ; difficile à acquérir,

» mais plus difficile à perdre ; exact
» observateur des lois de l'amitié,
» l'honnête homme chez lui, n'é-
» tait négligé nulle part. Il avait
» tout ce qui peut retenir. Il était
» en même temps propre au com-
» merce le plus délicat, et aux
» sciences les plus abstraites. Modeste
» dans ses discours et simple dans
» ses actions, la supériorité de son
» mérite se montrait d'elle-même ;
» mais il ne la faisait jamais sentir.
» De telles dispositions sont bien
» propres à mettre le calme dans
» l'ame : aussi possédait-il la sienne
» si fort en paix, que toute la ma-
» lignité de l'envie n'a jamais eu
» le pouvoir de l'ébranler. Il avait
» le talent rare de la raillerie fine
» et délicate, et le mérite encore
» plus rare de ne point s'en servir ;

» ou s'il l'a quelquefois employé, » ce n'a été qu'à l'oreille de ses » amis ; aussi disait-il qu'il ne lui » était jamais arrivé de jetter le » moindre ridicule sur la plus pe- » tite vertu. En un mot, il était » du petit nombre de ceux auxquels » on verrait accorder sans jalousie » le privilége de l'immortalité ».

Ce portrait est un peu flatté ; il est de la main d'un amie : en voici un petit correctif dans celui que la Bruyère trace de Fontenelle, dans ses caractères, sous le nom de *Cydias*.

« *Cydias* est bel esprit, c'est sa » profession ; il a des ouvrages de » commande, il ne saurait vous » rendre de plus d'un mois les » stances qu'il vous a promises, » s'il ne manque de parole à *Da-*

» *sithée*, qui l'a engagé à faire une
» élégie. Une idylle est sur le mé-
» tier, c'est pour *Crantor* qui le
» presse..... prose, vers, que vou-
» lez-vous ? il réussit également en
» l'un et en l'autre. Demandez-lui
» des lettres de consolation, ou sur
» une abscence, il les entreprendra,
» prenez-les toutes faites et entrez
» dans son magasin, il y en a à
» choisir..... Cydias, en société,
» après avoir toussé, craché, mou-
» ché, relevé sa manchette, étendu
» la main et ouvert les doigts, dé-
» bite gravement ses pensées quin-
» tessenciées et ses raisonnemens so-
» phistiques. Différent de ceux,
» qui, convenant des principes et
» connaissant la raison ou la vé-
» rité qui est une, s'arrachent la pa-
» role l'un à l'autre pour s'accorder

» sur leurs sentimens, il n'ouvre
» la bouche que pour contredire ;
» *il me semble*, dit-il gracieuse-
» ment, *que c'est tout le contraire*
» *de ce que vous dites*, ou : *je ne*
» *saurais être de votre opinion*, ou
» bien : *ç'a été autrefois mon enté-*
» *tement comme il est le vôtre, mais....*
» *il y a trois choses*, ajoute-t-il, *à*
» *considérer.....* et il en ajoute une
» quatrième. Fade discoureur, qui
» n'a pas mis plutôt le pied dans
» une assemblée, qu'il cherche quel-
» ques femmes auprès de qui il
» puisse s'insinuer, se parer de son
» bel esprit ou de sa philosophie,
» et mettre en œuvre ses rares con-
» ceptions : car soit qu'il parle ou
» qu'il écrive, il ne doit pas être
» soupçonné d'avoir en vue ni le
» vrai, ni le faux, ni le raison-

» nable, ni le ridicule; il évite » uniquement de donner dans le » sens des autres, et d'être de l'a- » vis de quelqu'un..... *Cydias* s'é- » gale à Lucien et à Sénèque..... » C'est en un mot un composé du » pédant et du précieux, fait pour » être admiré de la bourgeoisie et » de la province, en qui néan- » moins on n'apperçoit rien de grand » que l'opinion de lui-même ».

La marquise de Lambert qui a long-tems vécu dans la société de Fontenelle, a tracé le portrait de ce philosophe, et c'est sans contredit celui où il se trouve plus de ressemblance. En voici quelques traits :

« Sa figure est aimable..... esprit » profond et lumineux, il voit où » les autres ne voyent plus; il s'est

» fait une route nouvelle, ayant
» secoué le joug de l'autorité : à
» des qualités solides, il joint les
» agréables : esprit maniéré, si j'ose
» hasarder ce terme, qui pense fi-
» nement, qui sent avec délicatesse,
» qui a un goût juste et sûr, une
» imagination vive et légère, rem-
» plie d'idées riantes ; elle pare son
» esprit et lui donne un tour ; il
» en a les agrémens sans en avoir
» les illusions ; il l'a cache et la châ-
» tie ; il met les choses à leur juste
» valeur ; l'opinion ni l'erreur ne
» prennent point sur lui ; c'est un es-
» prit sain, rien ne l'étonne ni ne
» l'altère.... je lui crois le cœur aussi
» sain que l'esprit ; jamais il n'est
» agité de sentimens violens, de
» fièvre ardente..... il a les agré-
» mens du cœur, sans en avoir les

» besoins ; nul sentiment ne lui
» est nécessaire..... pour lui il est
» libre et dégagé ; aussi ne s'unit-
» on qu'à son esprit, et on échappe
» à son cœur ; il peut avoir pour
» les femmes un sentiment machi-
» nal, la beauté faisant sur lui un
» assez grande impression, mais il
» est incapable de sentimens vifs
» et profonds..... il ne demande
» aux femmes que le mérite de la
» figure ; dès que vous plaisez à
» ses yeux, cela lui suffit, et tout
» autre mérite est perdu.... comme
» il a de tous les esprits, il écrit
» sur tous les sujets..... il fait des
» vers en homme d'esprit, et non
» pas en poëte..... sa conversation
» est amusante et aimable..... il a
» le talent de la parole et les lévres
» de la persuasion ; il montre aussi

» de la retenue, mais de la retenue
» on en fait aisément du dédain ;
» il donne l'impression d'un esprit
» dégoûté par délicatesse etc, etc... »

On pourra juger par les extraits précédens, et en lisant les différentes particularités consignées dans sa vie, quels furent son caractère et ses mœurs. Il nous reste à citer le bel endroit du *temple du goût* de Volfaire, sur cet illustre philosophe. Ce grand littérateur, après avoir parlé de *Rousseau et de Lamotte*, et dit que Rousseau passerait devant Lamotte en qualité de versificateur, mais que Lamote aurait le pas toutes les fois qu'il s'agirait d'esprit et de raison, Voltaire continue de la manière suivante :

» Ces deux hommes si différens
» n'avaient pas fait quatre pas, que

» l'un pâlit de colère, et l'autre » tressaillit de joie, à l'aspect d'un » homme qui était depuis long-tems » dans ce temple, tantôt à une » place, tantôt à une autre ».

C'était le discret *Fontenelle*,
Qui, par les beaux arts entouré,
Répandait sur eux à son gré,
Une clarté douce et nouvelle.
D'une planète, à l'autre,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le goût tenait
Le siège heureux de son empire.
Avec Quinaut il badinait;
Avec Mairan il raisonnait;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

Voici encore quelques vers sur Fontenelle, où le chantre de Henri

se plaît à rendre justice au Nestor de la littérature :

D'un nouvel univers il ouvrit la barrière,
Des infinis sans nombre autour de lui naissans,
Mesurés par ses mains, à son ordre croissans,
A nos yeux étonnés, il traça la carrière.
L'ignorant l'entendit, le savant l'admira :
Né pour tous les talens, il fit un opéra.

Lors de sa mort qui arriva en 1757, il parut un déluge incroyable d'épitaphes et d'élégies françaises et latines sur ce philosophe célèbre. Parmi cette nuée de petits vers qui moururent de leur belle mort, nous citerons ceux-ci faits pour être mis au-dessus de son buste :

Amant de la philosophie,
Il suivit sans faste ses pas,
Portant l'équerre et le compas
Sur les démarches de la vie ;

Facile et plein d'aménité,
Par un séduisant badinage,
Il ornait l'austère langage
Qui fait craindre la vérité.
D'autres, occupés à paraître,
Sans tourmenter leurs regards sur eux,
Enseignèrent l'art d'être heureux;
Il faisait plus, il savait l'être.

*Fin de la Vie.*

# FONTENELLIANA

OU

*Recueil des bons mots, réponses ingénieuses, pensées fines et délicates de Fontenelle.*

---

L'abbé Raguenet avait attaqué la musique française. Lecerf de la Vieuville, homme d'esprit, répondit à l'abbé avec cette aigreur qu'on a employée depuis contre J. J. Rousseau. *Fontenelle* disait de la Vieuville : « Si quelqu'un, » par une vivacité et une sensibilité extrême, a jamais mérité le nom de fou, » de fou complet, de fou par la tête et » le cœur, c'est la Vieuville ».

Un ami de *Fontenelle*, M. Bunel, qui était à Rouen, lui écrivit à Paris :

« Vous avez mille écus, envoyez-les moi.

*Fontenelle* lui répondit :

« Lorsque j'ai reçu votre lettre, j'allais placer mes mille écus, et je ne retrouverais pas aisément une si bonne occasion, voyez donc ».

Toute la réplique de M. Bunel fut :

« Envoyez-moi vos mille écus ».

*Fontenelle* les lui envoya, et lui sut un gré infini de son style laconique.

---

C'est à Rouen que *Fontenelle* a fait sa *Pluralité des Mondes*. Madame de la Mésangère qui y demeurait alors, était sa marquise. Fontenelle a conté que lorsqu'il lui en fit la lecture, la femme de chambre de madame la Mésangère, qui

était présente, reconnut sa maîtresse dès les premières pages, et même le parc de la Mésangère, et se mit à sourire. Cette dame ne voulant pas que le public la reconnût aussi, dit à *Fontenelle* qu'il fallait un peu diminuer la ressemblance : de brune qu'elle était il la fit blonde. Le célèbre chirurgien Lecat a écrit qu'on voyait encore dans le parc de la Mésangère, il y a vingt ans, des vers que Fontenelle avait gravés, de sa main, sur l'écorce des hêtres.

---

*Fontenelle* avait été très-lié à Rouen pendant sa jeunesse avec le P. Tournemine : ils se convenaient par l'esprit et les connaissances, et ne se ressemblaient pourtant en rien. *Fontenelle* a souvent parlé des entretiens qu'ils avaient ensemble, et de la vivacité que le P. Tournemine y mettait. Ces entretiens rou-

laient sur les matières les plus importantes et les plus délicates, sur la plus haute métaphysique. *Fontenelle* faisait les objections et fournissait quelquefois les réponses que le P. Tournemine n'avait pu trouver. « Je lui en fournis une » entr'autres, disait un jour *Fontenelle*, » qui le fit sauter de joie ».

---

*Fontenelle* a souvent dit que son père avait beaucoup d'esprit et de littérature, sur-tout beaucoup de probité ; mais qu'il était d'une humeur un peu fâcheuse. C'est donc de sa mère que Fontenelle tenait sa douceur et son enjouement. Il l'a toujours peinte de ce caractère. Avec un grand fond de bon sens, elle avait de l'esprit et de la piété. Elle ne pouvait faire de crime à ses frères, MM. Corneille, d'avoir travaillé pour le théâtre ; et comme disait *Fontenelle* : « Elle

entendait raison là dessus ». Elle exhortait souvent son fils à joindre les vertus chrétiennes aux vertus morales. Elle lui dit même un jour : « Avec toutes vos » petites vertus morales, vous serez » damné ».

---

Mademoiselle Subligny, célèbre danseuse, étant allée en Angleterre, avait cherché des lettres de recommandation. *Fontenelle* lui en avait donné une pour l'illustre Locke. « Le grand métaphysien » disait *Fontenelle*, devint l'homme » d'affaires de mademoiselle Subligny ».

---

Madame de Forgeville a conté qu'elle avait dit un jour à *Fontenelle* : « Je » l'emporte autant sur vous en senti- » ment, que vous l'emportez sur moi

» en esprit ; » et qu'il avait répondu : « Cela pourrait bien être. »

---

*Fontenelle* était assurément un esprit bien fin, mais ce n'était point un homme fin ; et par cela même il était un peu défiant, du moins précautionné. Sans de fortes preuves, il ne jugeait mal de personne en particulier ; mais il avait fort mauvaise opinion des hommes en général.

---

A l'âge de plus de quatre-vingt-douze ans, *Fontenelle* alla voir dans la matinée une très-aimable femme qu'il estimait beaucoup. La dame sachant que c'était lui, parut bientôt dans son déshabillé, et lui dit : « Vous voyez, » monsieur, qu'on se lève pour vous. » » Oui, répondit *Fontenelle*, mais vous » vous couchez pour un autre, dont » j'enrage. »

« *Fontenelle* disait : madame de » Lambert, a toujours la tête libre et » dégagée. Il semble que les grâces vives » et riantes l'attendent à la porte de son » cabinet pour la conduire dans le » monde ».

---

Monsieur Delaplace se promenait un jour l'après-midi aux Tuileries, sur la terrasse des Feuillans, et s'impatientait en lisant une brochure qu'il avait achetée à la porte. Tout à coup il s'entendit nommer par une personne qui le suivait; c'était *Fontenelle* revenant de l'académie française. -- Qu'avez-vous donc Picard, lui dit-il, pour vous démener ainsi? -- Tenez, voyez si j'ai grand tort. On joue à peine pour la sixième fois ma tragédie de *Venise sauvée*, et voilà déjà un libelle affreux contre la pièce et contre l'auteur! — Ah! n'est-ce que cela,

mon ami ! . . pourquoi vous être avisé d'avoir fait un bon ouvrage ? Donnez-moi votre bras, et passons un moment chez moi. Jacques, s'écria-t-il en arrivent, cherchez-moi les clefs du bahut ? C'était un coffre de la plus grande antiquité ; et qui tenait presque tout un côté de l'anti-chambre. Jacques accourut avec un trousseau de vieilles clefs, et se dépêcha d'ouvrir le coffre, que monsieur Delaplace vit avec surprise rempli jusqu'au couvercle, de brochures de tous formats. --Voilà, lui dit *Fontenelle*, une partie des critiques, des satyres et même des libelles dont mes ouvrages et moi-même avons été l'objet, depuis mes premiers essais dans les lettres jusqu'aujourd'hui. Mais ce qui vous surprendra bien plus, c'est que je n'ouvre jamais aucune de ces brochures. — Quoi ! vous ne les ouvrîtes jamais ? — Jamais, mon ami. De deux choses l'une, me suis-

je dit de très-bonne heure : ou la critique est bonne, ou elle est mauvaise... Si elle est bonne, mes amis m'en rendront compte, et je tâcherai de me corriger. Au cas contraire, j'en pourrais prendre assez d'humeur pour que mon repos s'en ressentît, et mon repos m'a toujours été cher. Faites de même, mon cher Picard, et vous vous en trouverez bien.

---

*Fontenelle* pensait qu'il n'y avait rien à dédaigner dans l'empire des lettres. « Il y a, disait-il, des objets plus importans les uns que les autres ; mais » il n'y en a point d'absolument mépri» sables. Tout ce qui est bon en son » genre, a son prix, parce qu'il ne se » fait point sans une mesure et une » sorte d'esprit, toujours plus rares » qu'on ne pense. Il faudrait donc l'ac-

» cueillir et le payer par une estime » proportionnée. »

---

Si l'on méprisait, lui disait un jour un ami, tout emploi frivole de l'esprit, je crois que l'esprit serait mieux employé. « Vous vous trompez, répondit » *Fontenelle ;* lorsqu'on n'emploie son » esprit qu'au frivole, c'est ordinaire- » ment parce qu'on n'en a pas pour autre » chose. Cela est vrai, sur-tout de ceux » qui y excellent le plus, et qu'on a » plus de regret d'y voir uniquement » livrés : *Laissez-les donc faire, pourvu* » *néanmoins que ce frivole ne soit* » *qu'inutile, et non dangereux.* »

---

*Fontenelle* s'apperçut que l'ignorant même pouvait recevoir les semences de toutes les vérités : mais que pour cet effet

il fallait avec adresse y préparer son esprit. Il disait à ce sujet : « Qu'une idée » nouvelle était un coin qu'on ne pou» vait faire entrer que par le gros bout. »

---

Les amis de *Fontenelle* lui ont entendu dire plus d'une fois : « Un des » plus beaux traits de ma vie, c'est » de n'avoir pas été jaloux de la Motte. »

---

Il y a du bien par-tout, et *Fontenelle* le voyait non-seulement parce qu'il était éclairé, mais parce qu'il aimait à le voir. « Quant au mal, disait-il, on ne le voit » toujours que trop. On le voit sans le » regarder, et l'on y perd. »

---

« Madame Bocage, disait *Fontenelle*, » avait toutes sortes de motifs de desi-

» rer de me connaître, et toutes les » facilités du monde pour y parvenir. » Elle est de Rouen, comme moi. Elle » aime et cultive les lettres, et j'y ai » quelque célébrité. Plusieurs de ses » amis sont des miens. Nous étions voi- » sins. Cependant elle ne faisait rien » pour m'attirer chez elle; elle n'avait » aucun empressement pour une liaison » qui pouvait lui faire une sorte d'hon- » neur; et elle en a attendu l'occasion » du hasard et des circonstances. Cela » m'en donnait une haute idée, et je » disais : Voilà une femme bien modeste » ou bien philosophe, et dès-lors bien » différente de la plupart des hommes » même. »

---

*Fontenelle* étant dans son lit de mort, arriva monsieur Delaplace, revenant de la campagne, et qui, volant au malade,

s'écrie, à travers la corne dont la surdité forçait *Fontenelle* de se servir : Eh bien! mon cher papa, comment cela va-t-il ? *Cela ne va pas*, lui dit le philosophe, toujours le même ; *cela s'en va*... Si je puis attraper les fraises, ajouta-t-il en souriant, j'espère pourtant vivre encore un an. »

---

Lorsqu'en 1677 l'on joua, pour la première fois, la *Phèdre* de Racine, Corneille qui n'était pas sans jalousie contre son heureux rival, engagea *Fontenelle*, son neveu, qui n'avait pas vingt ans, à assister à la première représentation de cette tragédie, et à venir sur-le-champ lui apprendre la manière dont elle aurait été reçue. *Fontenelle* ne put que lui faire le rapport, malheureusement très-vrai, de la manière froide et dédaigneuse avec laquelle on avait écouté

ce chef-d'œuvre. Le grand Corneille, d'un air satisfait, dit : « Cela devait arriver : voilà comme échoue l'orgueil » d'un jeune audacieux qui croit pouvoir » traiter un des sujets, qu'après m'être » si long-temps exercé, je n'ai pas cru » devoir être adapté au théâtre français. » La pièce est donc absolument tombée ? » — Oui, mon oncle, à peu près. — » On ne l'a pas annoncée ? — Pardonnez-moi, elle doit être encore jouée » après-demain. — C'est donc ce jour » qui lui sera fatal ? — Il y a apparence ; la cabale a sa partie bien liée ; » mais si *Phèdre* a une troisième représentation, et qu'elle soit écoutée, elle » ira aux nues ; car c'est, je crois, la » plus belle pièce dans le genre de l'amour qu'on puisse voir. » La prédiction de *Fontenelle* se vérifia. Il était beau à ce dernier de rendre justice

à un poëte persécuté, dont il avait à se plaindre.

---

Un jour qu'il était question chez *Fontenelle* des modes nouvelles, cet illustre vieillard dit en souriant : « Les modes » parisiennes semblent avoir des ailes, » tant elles font de chemin en peu de » temps. »

---

*Fontenelle* qui avait lu tous nos anciens poëtes, en avait retenu les traits les plus ingénieux ou les plus singuliers. Tout ce qui avait un certain sel et quelque chose d'original, le frappait vivement et se gravait dans sa mémoire. Quelquefois ce n'était qu'une plaisanterie, même qu'un jeu de mots, ou ce qu'on appelle une pointe. Il y a des gens qui les méprisent toutes, et n'en peu-

vent souffrir aucune. *Fontenelle* en reconnaissait de bonnes et de mauvaises. Le plaisir que ces plaisanteries lui faisaient, venait en grande partie de sa gaîté; et quand il avait dit, *cela est plaisant*, il ajoutait volontiers, *cela est bon.*

---

On lui a souvent entendu dire : « Je » n'ai pas loué tous ceux qui se louent » de moi. »

---

Dans une compagnie où étaient Marivaux et *Fontenelle*, la conversation s'étant tournée sur la métaphysique, et de-là sur l'ame, quelqu'un demanda au premier ce que c'était que l'ame ? Il répondit modestement qu'il n'en savait rien. Eh bien ! reprit l'interrogateur, demandons-le à *Fontenelle*. « Il a trop

» d'esprit, dit Marivaux, pour en sa-
» voir plus que moi là-dessus. »

---

*Fontenelle* a dit qu'il avait lu son opéra de *Thétis et Pélée* à Quinault, quelques mois avant sa mort. Ce poëte, si grand dans le genre lyrique, invita *Fontenelle* à continuer, et lui dit : « Vous serez mon successeur. »

---

Quelqu'un se plaignant à ce philosophe des malheurs qui assiégent la vie, il répondit : « Nous vivons à ces condi-
» tions-là. »

---

Il disait assez souvent : « Il y a trois
» choses que j'ai toujours beaucoup ai-
» mées, et auxquelles je n'ai jamais

» rien compris : la musique, la pein-
» ture et les femmes. »

---

On lui demandait un jour s'il n'avait jamais eu envie de se marier ; il répondit : « Quelquefois le matin. »

---

Devenu sourd dans ses dernière années, il laissait ceux qui venaient le voir s'entretenir ensemble, et toute la part qu'il prenait à la conversation était de temps en temps d'en demander le sujet, ou, comme il disait plaisamment, *le titre du chapitre.*

---

On disait devant *Fontenelle*, que le sentiment de l'amitié se réfroidissait quelquefois, et que nos meilleurs amis mouraient. Le philosophe répondit : « Les

» amis qui se réfroidissent sont aux yeux
» d'un sage, comme des meubles qu'on
» change quand ils s'usent. »

---

On a prêté à *Fontenelle* ce principe affreux : *Qu'il faut pour être heureux, avoir l'estomac bon et le cœur mauvais.* On peut répondre à cette inculpation en citant les belles actions de ce philosophe.

---

*Lainez*, poëte singulier, et dont on a retenu des vers, en récitait de charmans dans la meilleure compagnie, en présence de *Fontenelle*. L'auteur *des Mondes* crut faire un compliment agréable à ce poëte, en disant : « Pourquoi, » monsieur, un homme de votre mérite » ne demande-t-il pas à entrer dans l'a- » cadémie française ? — Eh ! monsieur,

» lui répondit fièrement *Lainez*, qui » serait votre juge ? »

---

Personne ne parlait avec plus de sincérité que *Fontenelle* aux auteurs qui le consultaient. Il leur promettait le secret et le gardait. Soit qu'on eût profité ou non de ses avis, même de celui de supprimer l'ouvrage, il n'avait que des louanges à lui donner lorsqu'il était imprimé. Il les donnait non-seulement en public, mais encore en particulier, et tête à tête avec les auteurs même, et disait sur cela : « Je suis le grand ennemi » des manuscrits, mais je suis le grand » ami des imprimés. »

---

Excédé des éternelles symphonies des concerts, il s'écria un jour dans un trans-

port d'impatience : « *Sonate, que me* » *veux-tu ?* »

---

Lorsque les mémoires de madame Staal parurent, *Fontenelle* en fut très-surpris. « J'en suis fâché pour elle, dit-» il ; je ne la soupçonnais pas de cette » petitesse : cela est écrit avec une élé-» gance agréable ; mais cela ne valait » guères la peine d'être écrit. » Un ami lui répondit que toutes les femmes étaient de son avis, mais que tous les hommes n'en étaient pas. « Les femmes ont rai-» son, répliqua-t-il ; il est vrai peut-» être que ce n'est pas par raison. »

---

*Fontenelle* contait qu'un jour étant allé voir le père Mallebranche, aux pères de l'Oratoire de la rue Honoré, une grosse chienne de la maison, et qui

était pleine, entra dans la salle où ils se promenaient, vint caresser le père Mallebranche et se rouler à ses pieds. Après quelques mouvemens inutiles pour la chasser, le philosophe lui donna un grand coup de pied, qui fit jetter à la chienne un cri de douleur, et à *Fontenelle* un cri de compassion. « Eh quoi ! » lui dit froidement le père Mallebranche, » ne savez-vous pas bien que cela ne » sent point ? Ce mot, dit à *Fontenelle* un de ses intimes amis, peint parfaitement le père Mallebranche ; mais il vous peint aussi vous-même : il prouve votre bon naturel. On a beau dire : Les » bêtes ont une ame, et vous avez de » l'ame. » *Fontenelle* ne fit que rire de cette plaisanterie, ou plutôt de cette naïveté.

---

Malgré un tempéramment délicat,

*Fontenelle* n'avait jamais eu de maladie considérable. Il a joui d'une santé constante jusques vers la fin de sa vie. Il n'eut de la vieillesse que des privations. A la surdité succéda l'affaiblissement de la vue. Il dit alors : « J'envoie devant » moi mes gros équipages. »

---

Neuf jours avant sa mort, il sentit une diminution sensible dans ses forces, et prévit sa fin. Elle fut néanmoins beaucoup plus lente qu'il ne l'avait prévu, ce qui lui fit dire : « Je ne croyais pas » faire tant de façons pour mourir. »

---

Au lit de la mort, il réfléchissait sur son état, comme il l'aurait fait sur celui d'un autre, et on eût dit qu'il observait un phénomène. « Voilà, dit-il, » étant très-près de sa fin, la première

» mort que je vois. » Et son médecin lui ayant demandé ce qu'il souffrait ; « je » ne sens, dit-il, autre chose qu'une » difficulté d'être. »

---

*Fontenelle* a dit plus d'une fois : « Que de bonnes choses vont tous les » jours mourir dans l'oreille d'un sot. »

---

Cet illustre philosophe est peut-être le seul homme qui ait dit dans un âge très-avancé : « Si je recommençais ma » carrière, je ferais tout ce que j'ai fait. »

---

Il évitait les *bavarderies*, et avait l'art de terminer cur-le-champ. « Voilà, » dit-il un jour, une dispute qui ne finirait point si l'on voulait ; et c'est pour

» cela qu'il faut qu'elle finisse tout
» à l'heure. »

---

Il disait de Dumarsaix, fameux grammairien et philosophe distingué : « Cet
» homme parle de sa pauvreté sans honte,
» et de ses talens sans vanité. »

---

Pour exprimer qu'il avait toujours fait de son mieux dans tous les genres de sciences et de littérature où son esprit s'était exercé, il disait très-sérieusement : « J'ai toujours travaillé en
» conscience. »

---

Quand le père Letellier fut choisi par Louis XIV pour son confesseur, après la mort du père de la Chaise, qui était

d'un caractère plus modéré, *Fontenelle* dit : « Les jansénistes ont péché. »

---

*Fontenelle* ayant lu un manuscrit de sa façon qui traitait de certaines matières délicates, au régent de France, le prince le lui demanda pour le bien lire lui-même à tête reposée. Le philosophe refusa. Le prince insista et promit un secret inviolable et une prompte restitution. *Fontenelle* ne se laissant point gagner, je vous le jure, dit le régent. *Fontenelle* se taisait ; mais son silence était une réponse..... « Je vous le jure, foi de prince... » Silence encore... « Foi » de gentilhomme. » *Fontenelle* céda ; mais depuis il redemanda en vain son manuscrit. Il n'y pensait plus, lorsque long-temps après étant allé faire sa cour au régent qu'il ne trouva pas seul, il le fit passer dans son cabinet. *Fontenelle*

apperçut son manuscrit sur un bureau, le mit dans sa poche et n'en dit rien au prince. Il n'en fut plus parlé.

---

On parlait, dans une compagnie, des soins que le cardinal Dubois avait pris de l'éducation du duc d'Orléans, régent. *Fontenelle* dit : « Ce prélat a tous les » jours travaillé à se rendre inutile. »

---

Duclos n'étant encore que de l'académie des belles lettres, et n'ayant donné que les *Confessions* et *Madame de Luz*, qu'il n'avait pas même avouées, eut une assez longue conversation avec *Fontenelle* sur un point de littérature. Quand Duclos eut cessé de parler, *Fontenelle* fut si content de ce qu'il venait d'entendre, qu'il lui dit : « Vous devriez » écrire, faire quelqu'ouvrage. » Et sur

quoi, lui demande Duclos ? « Sur ce » que vous venez de me dire, lui ré- » pliqua le philosophe. »

---

Lorsqu'on lisait, en présence de l'auteur *des Mondes*, un ouvrage nouveau, si quelques traits venaient à le frapper, sa grande louange était : *Cela est neuf, cela est bien vu.*

---

*Fontenelle* avait une petite filleule fort jolie, mais très-maligne: La mère s'en plaignit un jour devant son parain. *Fontenelle* envisageant l'enfant, dit en souriant : « Elle ne vaut rien, mais » elle en vaudra mieux. »

---

Quand on lui annonça, quelques jours avant sa mort, le crime atroce commis

le 5 janvier 1757, veille des Rois, sur Louis XV, il s'écria douloureusement : « J'ai vécu trop d'un jour. »

---

*Fontenelle*, au lit de la mort, dit au curé de Saint-Roch, lorsqu'il approcha de son lit. « Monsieur, vous m'entendrez mieux que je ne vous entendrais. » Je sais mon devoir et le vôtre dans la » circonstance présente. Je vous déclare » donc que j'ai vécu, et veux mourir » dans la foi de l'église catholique, apostolique et romaine. »

---

*Fontenelle* a dit fort plaisamment : « L'esprit d'invention est un peu brouillon de son naturel. »

---

Le Régent de France demandait à

*Fontenelle*, quel jugement il fallait porter des ouvrages en vers ? — « Monseigneur, dites toujours qu'ils sont » mauvais, sur cent fois, vous ne vous » tromperez pas deux. »

---

Fontenelle a dit : « Le sage tient peu » de place, et en change peu. »

---

Un membre de l'académie des sciences, qui avait grande envie de la place de secrétaire perpétuel, dit à *Fontenelle* plus qu'octogénaire : « Monsieur, il » faudrait vous reposer sur vos lauriers. » Le philosophe répondit : Monsieur, je » quitterai la place, quand j'aurai fait » votre éloge. »

---

Le Régent de France qui aimait beau-

coup *Fontenelle*, s'amusait un jour à lui compter ses exploits en amour. Le philosophe lui dit en souriant : « Mon» seigneur fait toujours des choses au» dessus de son âge. »

---

Des personnes de goût, persuadées qu'*Enée et Lavinie* réussirait avec une bonne musique, engagèrent monsieur Dauvergne à le reprendre. Il fut répété et goûté. *Fontenelle* se trouva à une des répétitions qui se fit chez monsieur d'Augny, fermier-général. Les changemens arrivés depuis le célèbre Rameau dans le goût, en exigèrent quelques-uns dans le poëme, et Moncrif les fit. Il craignait qu'on ne l'accusât de trop de hardiesse et même d'orgueil, d'oser mettre la main à un ouvrage de *Fontenelle*. « Moncrif est bien hardi, dit *Fonte*» *nelle*, dans un autre sens, et monsieur » Dauvergne encore plus. »

Remond-de-St-Mard, qui a beaucoup imité *Fontenelle*, sur-tout dans les dialogues des dieux, était cependant un des critiques les plus acharnés contre son modèle. Fontenelle le savait, et en badinait quelquefois : « Il prétend, disait-» il, que je suis venu de Rouen à Pa-» ris, avec le projet bien formé de cor-» rompre le goût. »

---

*Fontenelle* trouvait que Marivaux poussait quelquefois un peu trop loin ce caractère, cette manière et ce style qui lui sont si particuliers. C'est ce qui fit dire un jour à ce philosophe, et en présence de Marivaux même, à l'occasion d'une expression heureusement singulière dont il venait de se servir : *Voilà du bon Marivaux.*

---

Dans une maison où *Fontenelle* avait

dîné, quelqu'un vint montrer à la compagnie un petit bijou d'un travail si délicat, qu'on n'osait le toucher de crainte de le briser. Tout le monde le trouvait admirable. « Pour moi, dit *Fontenelle*, » je n'aime point ce qu'il faut tant respecter. » Dans ce moment arriva madame la marquise de Flamarens. Elle l'avait entendu. Il se retourne, l'apperçoit et ajoute : « Je ne dis pas cela pour » vous, madame. »

---

Marivaux s'étant exprimé un jour chez madame de Tencin, d'une façon hardie, singulière, et qui parut forcée, *Fontenelle* dit : « Il faut passer les expressions » fortes à monsieur de Marivaux, ou » bien renoncer à son commerce. » Marivaux crut entrevoir de la raillerie dans ce mot, et y parut sensible. *Fontenelle* s'en apperçut ; et comme il n'avait voulu

dire qu'une chose obligeante, il ajouta aussitôt, en lui adressant la parole : « M. de Marivaux, ne vous pressez pas » de vous fâcher, quand je parlerai de » vous ».

---

La Fontaine était grand admirateur des anciens. Il avait la modestie de se croire très-inférieur à Phèdre. *Fontenelle* a dit à ce sujet : « Si La Fontaine » le cède ainsi à Phèdre, c'est par » bêtise. »

---

L'esprit de *Fontenelle* brilla beaucoup dès ses basses classes, qu'il finit de très-bonne heure. Il ne réussit pas si bien en philosophie ; et par cela même qu'il était déjà philosophe, les épines et les obscurités de la logique scholastique le rebutèrent. Ses camarades de collége

disaient qu'ils allaient avoir leur revanche, et l'emporter sur lui à leur tour. Cela lui fit d'abord un peu de peine. « Mais, disait-il un jour à un de ses » amis, comme de très-bonne heure j'ai » tâché de ne me fâcher de rien, je pris » mon parti de ne rien entendre à la lo- » gique. Cependant, continuant de m'y » appliquer, parce que c'était mon de- » voir, j'y entendis quelque chose; je » vis bientôt que ce n'était pas la peine » d'y rien entendre, que ce n'était » que des mots : je m'en tirai ensuite » aussi bien que les autres. «

---

*Fontenelle* dit un jour à un ami : « Sur tout ce qui me revient de Rémond » Saint-Mard, je vois bien qu'il ne » m'aime pas, et je ne sais pas trop » pourquoi; si ce n'est parce qu'il a fait » aussi des dialogues. Mais ils sont très-

» jolis ses dialogues, et je l'ai toujours
» dit, quand j'ai eu occasion d'en par-
» ler. Son frère aîné (1) ne m'aimait pas
» non plus, mais ce n'était pas absolu-
» ment sans raison. Premièrement il
» était partisan zélé des anciens, sur-
» tout des Grecs : mais il y avait plus
» encore; il voulait être de l'académie
» en 1712. A la vérité il n'était connu
» alors par aucun ouvrage public; mais
» indépendamment de son grec, il avait
» beaucoup d'esprit. Danchet se présen-
» tait en même-temps avec de bons ti-
» tres et une mauvaise fortune, et ainsi
» avec plus de droits et de besoin d'une
» place à l'académie. D'ailleurs Dan-
» chet m'était fort recommandé par
» mesdames de Feriol et de Teucin. Il
» est vrai que Rémond avait aussi auprès
» de moi une recommandation bien puis-

(1) Remond, qu'on avait surnommé le *Grec*
sante

» sante, toute puissante même, si elle
» avait voulu l'être ; c'était celle du duc
» d'Orléans. Rémond était son introduc-
» teur des ambassadeurs, et je logeais
» alors au Palais royal. Son altesse
» royale me parla donc pour Rémond,
» contre lequel, par parenthèse (et vous
» allez voir qu'elle n'est pas inutile) on
» avait fait depuis peu une chanson as-
» sez plaisante. Le prince me demanda
» si j'avais quelque engagement? Je lui
» répondis que je n'en avais pris avec
» personne ; mais quelquefois avec moi-
» même. S. A. R. insistant un peu plus,
» je lui représentai que je ne reconnais-
» sais à son recommandé aucun titre pu-
» blic, aucun ouvrage imprimé qui pût
» justifier le choix de l'académie. *Ni moi*
» *non plus*, reprit-il. *Encore s'il avait*
» *fait sa chanson !* Le prince n'insista
» plus, et ne m'ordonna rien. Cependant
» Rémond ayant des amis au Palais

» royal, l'un d'eux dit au duc d'Orléans » qu'il devait trouver fort mauvais qu'un » homme qu'il logeait, lui refusât sa » voix. *Bon*, répondit le prince, *un* » *homme que je loge dans un galetas*, »

---

Un auteur porta à *Fontenelle*, désigné pour son censeur, un manuscrit à examiner. *Fontenelle* refusant son approbation : comment, monsieur, lui dit-on, vous qui avez fait les Oracles, vous ne me passerez pas cela ? Le philosophe répondit d'un grand sang-froid : « Si j'eusse été le censeur des *Oracles*, je n'aurais pas approuvé l'ouvrage ».

---

Plusieurs personnes demandaient à *Fontenelle* la différence qu'on pouvait faire du bon et du beau, il répondit :

« Ah ! ah ! le bon, il a besoin de preu-
» ves, et le beau n'en demande point ».

---

On dit à *Fontenelle*, deux mois avant sa mort : « Vous avez vu bien des gens
» célèbres par leur esprit ; vous seriez-
» vous changé pour quelqu'un d'eux ?
» — Oui, répondit-il, pour la vivacité
» et la force ; quant au reste, je me le
» serais réservé pour la tranquillité du
» possesseur ».

---

Il est certain qu'*Alzire* n'aurait pas réussi, si l'effet théâtral n'avait convaincu les spectateurs que ces sujets peuvent être aussi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus et les plus imposans. *Fontenelle*, qui s'était fait expliquer le sujet d'*Al-*

*gire* qui n'avait pas encore été représentée, dit à celui qui exposait ce plan : « J'entends, c'est *Arlequin sauvage* ».

---

Les chefs-d'œuvre du théâtre ont toujours essuyé quelques contradictions de la part des contemporains. On pourrait citer le *Cid*, *Athalie*, le *Misantrope*. Sitôt que la tragédie de Mérope fut imprimée, *Fontenelle* se la fit lire, et dit à quelqu'un qui lui demandait ce qu'il en pensait : « Les représentations de *Mérope* ont fait beaucoup d'honneur à » Voltaire, et la lecture en fait encore » plus à mademoiselle Dumesnil ».

---

*Fontenelle* disait un jour aux Feuillans, qui se plaignaient qu'on parlait mal d'eux : « Si vous aviez chez vous le » bal et la comédie, le monde ne crie-

» rait pas contre vous : au reste, vous » l'avez outrageusement quitté ; vous » lui dites tous les jours anathême, il » n'est point surprenant qu'il s'en venge ».

---

On sait toute la fermentation qu'excita dans Paris le fameux système. M. d'Aube vint dire à *Fontenelle* que la nuit même on mettrait le feu au Palais royal : il le pressa beaucoup de venir coucher chez lui. « On ne mettra point » le feu, dit *Fontenelle ;* et si on ne le » met point, ce sera un ridicule, et pis » encore d'avoir découché : car comme » je ne découche jamais depuis plusieurs » années, cela sera remarqué ; et le ridicule sera d'autant plus grand que je » répondrais bien que le prince ne découchera pas : je resterai donc ». Et il resta, quelques instances que M.

d'Aube pût lui faire, se coucha à son heure ordinaire, dormit aussi bien que la nuit précédente, et se dit froidement à son réveil : « On n'a pourtant point » mis le feu ». Quelqu'un à qui il conta ce fait, lui dit : « Ce qui m'étonne en » tout ceci, n'est pas que vous soyez » resté au Palais royal ; au contraire, » je vous reconnais bien-là ; c'est que » vous vous soyez couché, et sur-tout » que vous ayez dormi ». Bon, lui ré- » pondit *Fontenelle*, je n'ai jamais eu » la tête sur le chevet sans m'endormir » aussi-tôt, et je ne fais ordinairement » qu'un somme ». Parlant une autrefois de la même aventure, et de ce qui l'avait déterminé à ne point découcher, il ajouta : « D'ailleurs, l'embarras d'em- » porter mon bonnet de nuit? »

---

*Fontenelle* a dit : « On détruirait

» presque toutes les religions, si l'on » obligeait ceux qui les professent à » s'aimer. »

---

« Les hommes sont sots et méchans, » disait-il quelquefois ; mais tels qu'ils » sont, j'ai à vivre avec eux, et je me » le suis dit de bonne heure. »

---

Dans le temps où *Fontenelle* allait rarement à l'académie française, on fit une élection. L'abbé Trublet refusé tant de fois, croyait être élu ce jour-là. Il avait envoyé son domestique à la découverte. L'archi-diacre vint voir *Fontenelle* à la fin de la soirée. « Eh bien, lui » dit le doyen de l'*académie* ! — J'at- » tends mon valet, répondit l'abbé ». Le valet arriva : « C'est un autre encore, » dit-il, les larmes aux yeux, à son

» maître. *Fontenelle* ajouta : « J'avais » pourtant envoyé ma voix pour vous ».

---

*Fontenelle* se trouvant à table avec deux jeunes gens avantageux, il fut beaucoup question au dessert des différentes manières d'exprimer la même chose en français. Nos deux étourdis lui demandèrent sur le ton badin, s'il était mieux de dire : « donnez-nous à boire, » qu'apportez-nous à boire ? *Fontenelle* leur répondit en souriant : « il faut dire, » menez-nous boire (1) ».

---

L'abbé de Saint-Pierre lut à *Fontenelle* son discours de réception à l'aca-

---

(1) On a attribué à plusieurs personnes le même mot ; nous pouvons assurer que cette réponse appartient réellement à *Fontenelle*.

démie française, avant de le prononcer, et lui en demanda son avis. Celui-ci lui avoua tout franchement qu'il trouvait des endroits fort plats dans sa harangue. « Tant mieux, dit l'abbé de Saint-» Pierre, mon discours me ressemblera » mieux ».

---

Boissy donna dans sa jeunesse une brochure satyrique, ayant pour titre : l'*Élève de Terpsicore*. Il y drapait des écrivains respectables, entr'autres *Fontenelle* et Crébillon le tragique. Dans un âge plus mûr, il se repentit de s'être montré trop partial : il vint trouver *Fontenelle*, et lui témoigna la peine qu'il ressentait de l'avoir maltraité ; mais que c'était une faute de jeune homme qui ne sent pas toutes les conséquences d'une décision. « De quel écrit me par-» lez-vous, lui dit poliment Fontenelle?

» je n'ai jamais entendu parler dans le » monde de celui où je suis si fort criti- » qué. Quoiqu'il en soit, je ne suis pas » fâché contre vous ».

---

Fontenelle disait : « Pour la solidité » du raisonnement, pour la force, pour » la profondeur, il ne faut que des » hommes : pour une élégance naïve, » pour une simplicité fine et piquante, » pour le sentiment délicat des conve- » nances, pour une certaine fleur d'es- » prit, il faut des hommes polis par le » commerce des femmes ».

---

Monsieur le Haguais, avocat-général de la cour des aides, orateur né à tous égards, parlait très-peu en conversation, même dans le tête-à-tête. Comme *Fontenelle* parlait peu aussi, sur-tout lors-

qu'il n'était pas excité, ils passaient quelquefois ensemble un temps assez considérable, sans se dire que quelques mots. Cette habitude du silence, avait tellement donné à monsieur le Haguais l'air silentieux, que s'étant fait peindre par le célèbre Rigaud, et le portrait étant extrêmement ressemblant, *Fontenelle* le voyant pour la première fois, s'écria : *On dirait qu'il se tait.*

---

On tient de monsieur Fouchy, que le livre le plus desiré dans le Pérou, est l'histoire de l'*Académie des sciences*, et que des dames Péruviennes ont appris le Français exprès pour le lire.

---

Le Suédois qui demanda aux barrières de Paris, aux commis en station, la demeure de *Fontenelle*, jugeant l'au-

teur de la *pluralité des mondes*, l'unique rareté de la France, digne du voyage, partit de Paris dès qu'il eût vu notre philosophie. Il crut que la pureté de son hommage serait profanée, s'il mêlait le motif de satisfaire, dans cette capitale, toute autre espèce de curiosité.

---

Sorti de Rouen avec ses seuls talens et ses seuls ouvrages, Fontenelle leur devait toute sa fortune qui montait à 21 mille livres de rente, et 80 mille livres d'argent comptant, une assez grande maison meublée, et une bibliothèque. On a vu d'aussi grands talens plus maltraités de la fortune !

---

La mort de Bunel, arrivée en 1711, renversa un projet qu'il avait fait avec *Fontenelle*, de vivre ensemble. *Sans*

*cette mort*, disait un jour l'illustre académicien, *le reste de ma vie, eût tourné autrement.*

---

On dit un jour à *Fontenelle* : Consultiez-vous monsieur Brunel sur vos ouvrages ? Il répondit : Je les lui montrais. On lui répliqua : et comment les trouvait-ils ? Belle demande ! reprit Fontenelle : *c'étaient les siens*, c'était lui.

---

*Fontenelle* ne nous aime point, madame, disait un jour madame de Lambert à madame de Tencin, il ne nous aime point. Il n'aime pas même ma fille de St-Aubin, il n'aime que la petite de Beuvron. Il ne demande aux femmes, que la beauté et la jeunesse ; dès que vous plaisez à ses yeux, cela lui suffit.

*Fontenelle* dînait un jour chez une dame, avec un seigneur qui, avec l'air de n'avoir que vingt-cinq ans, disait cependant que sa fille venait d'accoucher de son troisième enfant. *Fontenelle* dit vivement, en causant avec lui : *Allez, monsieur, vous êtes un grand père !* Le seigneur lui répondit sur le même ton : Allez, monsieur, *vous êtes un grand homme !* et la maîtresse de la maison, s'écria : *mais..... mais si on les laisse faire, ils en sont aux injures, ils vont se battre.*

---

*Fontenelle* définissait Lafontaine : « Un homme qui était toujours demeuré » à-peu-près tel qu'il était sorti des » mains de la nature, et qui, dans le » commerce des autres hommes, n'avait » presque pris aucune teinture étran- » gère. »

## CAPRICE.

Je ne dors ni nuit ni jour ;
Le diable emporte l'amour ;
Ses petits frères, sa mère,
Tous ses parens, jeux et ris ;
Toute l'île de Cythère,
Et qui plus est, mon Iris.

---

Le monde physique a ses loix qui le gouvernent, son mouvement qui l'entraîne, ses causes qui le dominent. Sans doute, il en est de même du monde moral. Une certaine confusion apparente n'empêche pas qu'il n'existe un bel ordre intérieur, fait pour tranquilliser les mécontens. Voilà ce qui faisait dire à *Fontenelle* : tout va assez bien pour aller mal.

---

Lorsque M. Dauvergne vint demander à *Fontenelle* son consentement pour remettre son opéra d'*Enée* et *Lavinie* en musique ; le poëte lui dit : — « Qui est-ce qui vous l'a conseillé ? » M. Dauvergne lui nomma plusieurs personnes. « Je ne vous le conseille » pas, moi, reprit *Fontenelle*, *Enée* » et *Lavinie* ne réussit point en 1690, » et je n'entendis pas dire dans le tems » que ce fût la faute de la musique ».

---

Le cardinal Dubois appellait les projets de l'abbé de St. Pierre, les rêves d'un bon citoyen. Un de ces rêves, quoiqu'adopté par le prince chargé alors de l'administration du royaume, lui fit perdre sa place à l'académie française, et la perdre tout d'une voix, à l'exception de celle de *Fontenelle*. Quelques années après, le duc de la Force dit, en

sa présence même, à l'abbé de St. Pierre :
— « Vous vous souvenez bien, M. » l'abbé, qu'il y eût une voix, une » seule voix contre votre exclusion ? eh » bien, ce fut la mienne ». *Fontenelle* ne laissa pas d'être étonné de la hardiesse du mensonge : « car, disait-il, » en contant cette petite anecdote, le » duc de la Force qui savait bien que » ce n'était pas lui qui avait donné la » voix favorable, avait de fortes raisons de croire que c'était moi ».

---

MADRIGAL.

Je veux chanter en vers la beauté qui m'engage.
J'y pense, j'y repense et le tout sans effet ;
Mon cœur s'occupe du sujet,
Et l'esprit laisse là l'ouvrage.

---

*Fontenelle* disait très-philosophique-

ment : « donnez-moi quatre personnes » persuadées qu'il fait nuit en plein midi, » je le démontrerai à deux millions » d'hommes. »

---

Un homme de qualité étant allé voir *Fontenelle*, et le trouvant de fort mauvaise humeur : « qu'avez-vous donc, » lui dit-il ? — Ce que j'ai, répondit » le philosophe ? j'ai un domestique qui » me sert aussi mal que si j'en avais » vingt. »

---

*Fontenelle* ayant appris que Marivaux était malade, se rendit sur-le-champ chez lui, demanda à lui parler en particulier, et lui dit : « mon ami, » dans la situation où vous vous trouvez, on peut avoir besoin d'argent. » Les véritables amis ne doivent pas

» attendre qu'on leur demande, leur » cœur doit deviner : voilà une bourse » de cent louis que je laisse à votre dis- » position. — Je les regarde comme » reçus, répondit Marivaux, je m'en » suis servi, et je vous les rends avec » la reconnaissance qu'un tel service » exige ».

---

La définition si heureuse de l'esprit, *raison assaisonnée*, *raison ingénieuse*, semble, dit un auteur moderne, avoir été faite d'après l'esprit de *Fontenelle*.

---

*Fontenelle* a dit plusieurs fois qu'il n'avait été parfaitement heureux qu'à soixante ans. Il était alors secrétaire de l'académie des sciences, depuis plus de quinze années, et s'était fait dans cette place la plus brillante réputation. *Des-*

*préaux* et *Racine*, ses ennemis déclarés, n'existaient plus ; le poëte *Rousseau*, son détracteur, était banni du royaume ; le poëte *Roi*, autre satyrique acharné contre lui, était flétri et méprisé. Fontenelle, mort à cent ans, a donc joui quarante années de toute sa gloire, et cependant n'en a joui que la moitié de sa vie ; c'est trop peu pour l'amour propre ; mais c'est trop aussi pour la jalousie et la haine.

---

Tous les grands génies ont leur folie, disait une princesse à *Fontenelle* ; vous êtes assez prudent pour nous avoir toujours caché la vôtre, avouez-nous-la de bonne foi. *En toute humilité*, répondit-il, *je ne m'en connais point.*

---

*Fontenelle* avait composé un discours

pour un jeune magistrat ; il connaissait fort le père, et dînait quelquefois chez lui. Le fils, bien sûr du secret, s'était donné à son père pour auteur de la pièce, et lui en avait laissé copie. Un jour, mais long-temps après, le père qui avait donné à dîner à *Fontenelle*, lui dit qu'il voulait lui lire une bagatelle de son fils, qui sûrement lui ferait plaisir. *Fontenelle* avait totalement oublié qu'il eût fait ce discours ; mais il se le rappela dès les premières lignes, et par une sorte de pudeur, il ne donna à la pièce que peu de louanges, et d'un ton, et d'un air qui les affaiblissaient. La tendresse paternelle en fut piquée, et la pièce ne fut point achevée : « Je vois » bien, dit le père, que cela n'est pas » de votre goût ; c'est un style aisé, » naturel, pas trop correct peut-être, » un style d'homme du monde : mais à » vous autres messieus de l'acadé-

» mie, il vous faut de la grammaire et » des phrases. »

---

Le plaisir de la conversation était l'unique délassement de *Fontenelle* ; et il y était presqu'aussi sensible, que s'il eût été grand parleur, pourvu néanmoins que la conversation fût entre gens d'esprit, sans quoi il s'ennuyait ; mais très-poliment : on ne s'en appercevait jamais. Il avait le don d'écouter et de bien écouter. Il se plaisait à entendre d'excellentes choses, autant et plus qu'à en dire : « car alors, disait-il, je m'ins- » truis ou je m'amuse, en reposant ma » poitrine ».

---

SUR UN PORTRAIT DE DESCARTES.

Avec sa mine renfrognée,
Elevé sur ma cheminée,
Descartes dit : Messieurs, c'est moi
Qui dans ces lieux donne la loi.
Mais au fond d'une alcove obscure,
Se cache une aimable figure,
Qui se moque du ton qu'il prend,
Et dit tout bas : Oh ! l'ignorant !

---

Lorsque *Fontenelle* présenta au Régent ses *élémens de la Géométrie de l'infini*, il lui dit : « que c'était un » livre qui ne pouvait être entendu que » par sept ou huit géomètres de l'Eu- » rope, et que l'auteur n'était pas de » ces huit-là ».

---

Madame de Sergeville, intime amie

de *Fonteuelle*, a dit que lorsque, dans les dernières années de sa vie, elle lui relisait ses ouvrages; il l'interrompit quelquefois en lui disant : *cela est trop long*.

---

On avait mis dans une églogue ces quatre vers :

Sans permettre à son cœur de trop nobles desirs,
Elle peut des dieux même attendre les soupirs;
Et si pour elle en vain les dieux versaient des larmes,
Ils sauveraient encor leur gloire par ses charmes.

Et sur ce qu'il fallut les ôter, parce qu'ils étaient trop pompeux, *Fontenelle* fit le quatrain suivant :

Le poëte a manqué, je n'en disconviens pas;
Mais il était plus amant que poëte.
Quand de ce qu'on adore on chante les appas,
Le chalumeau devient trompette.

Quelqu'un louant un jour *Fontenelle* de la netteté de ses idées et de la clarté de son style, dans ses ouvrages les plus profonds et les plus abstraits, il répondit : *J'ai toujours tâché de m'entendre.*

---

Il répétait assez souvent que s'il tenait toutes les vérités dans sa main, il se garderait bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes. On sait que la découverte d'une seule, fit traîner *Galilée* dans les prisons de l'inquisition.

---

Lors de la dispute littéraire, qui s'éleva sur le paralèle des anciens et des modernes, ceux qui soutenaient avec *Perrault*, que ces derniers l'emportaient de beaucoup sur les anciens, publiaient par-tout en leur faveur, le suffrage de *Fontenelle*. Cet académicien cependant

ne fut jamais un partisan aussi zélé de *Perrault*, que certaines gens voulaient le persuader. Il n'a jamais été aussi loin que lui. C'est ce qui faisait dire à l'abbé *Bignon*, que *Fontenelle était le patriarche d'une secte, dont il n'était pas.*

---

Un des points de la morale de *Fontenelle*, était qu'il fallait se refuser le superflu, pour procurer aux autres le nécessaire. Il a souvent répondu à ceux qui le louaient d'une bonne action, *cela se doit.*

---

*Fontenelle* avait un frère abbé. On lui demandait un jour : que fait monsieur votre frère? mon frère, dit-il, il est prêtre.--A-t-il des bénéfices ?--Non.--A quoi s'occuppe-t-il ?-- Il dit la messe

le matin? -- Et le soir ? -- Le soir, il ne sait ce qu'il dit.

---

Une servante de *Fontenelle* éclairait un académicien de Marseille, qui sortait de chez son maître. Comme elle le faisait mal, le Provençal lui dit : *faite-moi lumière, je n'y vois pas dans les escaliers.* Cette servante ne comprenant rien à ce jargon, n'éclairait pas mieux, et le Provençal de réitérer sa prière et sa mauvaise locution. *Fontenelle* qui suivait, dit : *Excusez, monsieur, cette pauvre fille, elle n'entend pas le français.*

---

Quelqu'un lui demandait par quel moyen il s'était fait tant d'amis, et pas un ennemi ? Par ces deux axiômes, ré-

pondit-il, *tout est possible, et tout le monde a raison.*

---

L'abbé *Regnier*, secrétaire de l'académie, faisait un jour, dans son chapeau, la ceuillette d'une pistole, que chaque membre devait fournir. Ne s'étant point apperçu qu'un des quarante qui était fort avare eût mis dans le chapeau, il le lui présenta une seconde fois ; celui-ci assura qu'il avait donné. « Je le crois, » dit l'abbé *Regnier* ; mais je ne l'ai » pas vu. » *Et moi*, ajouta *Fontenelle*, qui était à côté, *je l'ai vu ; mais je ne le crois pas.*

---

Il disait au sujet de l'inimitable La-fontaine. » Il est bien aisé d'être un » homme d'esprit, ou un sot ; mais

» d'être les deux, et dans le plus haut » degré, cela est admirable. »

---

*Lamotte* croyait avoir pour amis tous les gens de lettres : il alla un jour jusqu'à le dire à *Fontenelle*. « Si cela était » vrai, lui répondit-il, ce serait un » terrible préjugé contre vous ; mais » vous leur faites trop d'lionneur, et » vous ne vous en faites pas assez. »

---

Le duc d'Orlans avait accordé un logement, dans son palais, à *Fontenelle*. Depuis la régence, il voyait beaucoup moins son altesse royale, et cela par discrétion. Cependant, étant allé un jour à son audience, le prince lui dit : « Quand je vous ai logé chez moi, je » comptais vous voir quelquefois. » *Je le comptais bien aussi*, reprit le phi-

losophe ; *mais vous avez fait une si grande fortune !*

---

J'ai fait dans ma jeunesse, disait-il un jour, des vers latins et grecs aussi beaux que ceux de Virgile et d'Homère : vous jugez bien comment, ajoutait-il, c'est qu'ils en étaient pris.

---

Il vivait avec monsieur d'*Aube*, son neveu, à la mode de Bretagne, maître des requêtes. Ce neveu était haut, dur, colère, contredisant, pédant, bonhomme néanmoins, officieux même et généreux. *Fontenelle* disait de lui, que s'il était difficile à *commercer*, il était facile à *vivre*. Le philosophe étant un soir auprès de son feu, une étincelle vole sur sa robe de chambre. Plongé dans la méditation, ou peut être pres-

qu'endormi ; il ne s'en apperçut point ; il va se coucher, et de bonne heure. Au milieu de la nuit, il est réveillé par la fumée ; le feu avait pris à la robe de chambre, et de-là à la garde-robe. *Fontenelle* sonne et se lève ; tout le monde est bientôt sur pied, et monsieur d'*Aube* avant les autres. Le neveu gronde beaucoup l'oncle, donne de bons ordres, et le feu est éteint ; mais la colère de l'impéteux magistrat n'est pas calmée. Il recommence à gronder, cite le proverbe de la légère étincelle qui a souvent causé un grand incendie, demande à *Fontenelle*, pourquoi il n'a pas secoué sa robe, etc. *Je vous promets*, répliqua enfin le paisible philosophe, *que si je mets encore le feu à la maison, ce sera autrement.*

---

*Voltaire* demandait un jour à *Fon-*

*tenelle*, ce qu'il pensait de sa tragédie de Mahomet? — *Elle est horriblement belle.*

---

On parlait à *Fontenelle* du grammairien *Dumarsais* qui avait beaucoup de naïveté et de simplicité. » Oui, dit-» il, c'est le nigaud le plus spirituel, et » l'homme d'esprit le plus nigaud que » je connaisse. »

---

Il présenta un jour un jeune homme à un seigneurs des plus distingués. « Voilà, dit-il, un grand géomètre, » qui est cependant un homme d'esprit. »

---

Le Régent s'étant imaginé, que dans une compagnie, où le mérite fait le titre d'admission, celui qui en a le plus, à cet

égard, pourrait aussi la présider, offrit à *Fontenelle* d'être le président perpétuel de l'académie des sciences : *Eh ! Monseigneur*, répondit-il, *pourquoi voulez-vous m'empêcher de vivre avec mes égaux.*

---

Dans un âge, disait *Fontenelle*, où j'étais le plus amoureux, ma maîtresse me quitte, et prend un autre autre amant. Je l'apprends, je suis furieux : je vais chez elle, je l'accable de reproches ; elle m'écoute, et me dit en riant :

« *Fontenelle*, lorsque je vous pris, » c'était sans contredit le plaisir que » je cherchais : j'en trouve plus avec un » autre. Est-ce au moindre plaisir que » je dois la préférence ? Soyez juste, et » répondez-moi. » *Ma foi*, dit *Fontenelle, vous avez raison, et si je ne suis*

*plus votre amant, je veux du moins rester votre ami.*

---

*Fontenelle* avait beaucoup connu le cardinal de *Fleury*, avant son ministère. Surpris, dans une visite qu'il lui fit quelques années après, de lui voir la même aménité et la même sérénité, » q oi ! monseigneur, lui dit-il, est-ce » que vous seriez encore heureux ? »

---

Voyant le buste de Despreaux, par Girardon, il s'écria : « Je ne m'en dédis » pas, il faut le couronner de lauriers, » et l'envoyer aux galères. »

---

La duchesse du Maine, demanda un jour à quelques gens de beaucoup d'esprit qui s'assemblaient chez elle : « quelle

» différence y a-t-il entre moi et une » pendule ? » Ces messieurs se trouvaient fort embarrassés pour la réponse, lorsque *Fontenelle* entra : la même question lui fut faite par la princesse : il répondit sur-le-champ : *La pendule marque les heures, et votre altesse les fait oublier.*

---

Le Régent du royaume était sans cesse entouré d'hommes avides, occupés à le tromper. Ce grand prince dit un jour à *Fontenelle* : « Je crois peu à la vertu. — Monseigneur, répondit le philosophe, il y a d'honnêtes gens ; mais ils ne viennent point vous chercher ».

---

*Fontenelle* possédait le talent, si rare dans la conversation, de savoir bien écouter. Les beaux parleurs, soit gens

d'esprit et à pensées, soit d'imagination et à saillies, se plaisaient encore beaucoup dans sa compagnie, parce que non-seulement ils parlaient tant qu'ils voulaient, mais aussi parce qu'ils ne perdaient rien avec lui. Un jour madame d'Argenton, mère de feu M. le chevalier d'Orléans, grand prieur de France, soupant en grande compagnie chez le duc d'Orléans régent, et ayant dit quelque chose de très-fin qui ne fut point senti, s'écria : *Ah ! Fontenelle, où es-tu ?* Elle faisait allusion au mot si connu : *où étois-tu Crillon ?*

---

Un jour des rois, *Fontenelle* ayant la fève, quelqu'un de la compagnie lui dit : « Vous êtes roi ; serez-vous de pote ? — Belle demande ! »

A la dernière reprise de Thétis, opéra de *Fontenelle*, la marche des prêtres fut fort mal exécutée. L'auteur dit, en sortant, au directeur : « Monsieur, je » suis très-mécontent de mon clergé ».

---

*Voltaire* a donné à *Fontenelle* les louanges les plus délicates. Tout le monde sait ce vers si heureux et qui caractérise si bien l'illustre secrétaire de l'académie des sciences :

L'ignorant l'entendit, le savant l'admira.

---

Parmi les éloges que chacun s'empressait de donner à cet illustre académicien, aucun, sans doute, ne devait plus le flatter que la question de ce Suédois qui, arrivant à Paris, demanda aux gens de la barrière la demeure de *Fontenelle*. Les commis ne purent la lui enseigner :

« Quoi, dit-il, vous autres Français, » vous ignorez la demeure d'un de vos » plus illustres citoyens ? vous n'êtes » pas dignes d'un tel homme. »

---

Mâdame *Tencin*, que *Fontenelle* voyait souvent, lui dit un jour, en lui mettant la main sur la poitrine : *Ce n'est pas un cœur que vous avez là, c'est de la cervelle comme dans la tête.* Le philosophe reçut très-bien cette petite plaisanterie, et ne fit qu'en rire.

---

Dans le fort des mouvemens du système tombant ( c'était l'expression de Fontenelle ), je fus, disait-il, à l'audience de M. le Régent; je n'osais m'approcher de lui; il m'apperçut et vint à moi. Eh bien, *Fontenelle*, qu'y a-t-il ? « Monseigneur, je n'ai qu'un

» mot à vous demander. Je vous conjure » de calmer mes inquiétudes. Espérez-» vous vous tirer de-là »? Oui, mon pauvre *Fontenelle*, je m'en tirerai...

---

Pour peu qu'un trait soit libre, il ne peut être excusé dans la bonne compagnie, qu'en faveur d'une extrême finesse. De-là le bon mot de *Fontenelle* : « Quand je dis quelques folies, les jeu-» nes filles et les sots ne m'entendent » pas. »

---

De tous les titres d'honneur du monde, disait *Fontenelle*, je n'en ai jamais eu que d'une seule espèce, des titres d'académicien : ils n'ont jamais été profanés par aucun mélange avec d'autres plus mondains et plus fastueux.

---

*Fontenelle*, très-âgé, se trouvant seul par hasard avec une très-jolie femme, tira vîte le cordon de la sonnette, et sur-le-champ il vint du monde ; alors *Fontenelle* dit en souriant à la dame fort surprise : « Ah ! madame, si je n'avais » que quatre-vingts ans » !

---

Un médecin soutenait à *Fontenelle* que le café était un poison lent. « Oui-» dà, dit le philosophe en souriant ; il y » a plus de quatre-vingts ans que j'en » prends tous les jours ». Voilà ce qu'on appelle une preuve sans réplique.

---

La seconde représentation d'*Oreste* fut donnée huit jours après la première. *Voltaire* avait employé cet espace de temps à y faire des corrections, sur quoi

Fontenelle dit: « *Voltaire* est un homme » bien singulier, il compose ses pièces » pendant leurs représentations ».

---

Le président *Hénault* lut à la reine les vers de *Fontenelle* sur le respect qu'on avait à Sparte pour une tête chenue, et ses regrets sur ce que ce respect s'était bien perdu depuis. La reine lui dit : « Faites savoir à *Fontenelle* qu'une » tête comme la sienne doit trouver » Sparte par-tout ».

---

L'histoire des Oracles de *Fontenelle* fut amèrement critiquée par un jésuite. Le discret auteur n'y répondit que par cinq ou six lignes qu'il adressait à un journaliste qui le pressait de répliquer. « Je laisserai, dit-il, mon censeur jouir » en paix de son triomphe : je consens

» que le diable ait été prophète, puis-
» que le jésuite le veut, et qu'il croit
» cela plus orthodoxe. »

---

*Fontenelle* a dit plus d'une fois : « J'ai
» eu la faiblesse de faire quelques épi-
» grammes ; mais j'ai résisté au malin
» plaisir de les publier. »

---

On a toujours reproché à *Fontenelle* le défaut de sentiment, et de faire par raison et par principe ce que les autres faisaient par sentiment et par goût. *Fontenelle n'aime personne*, disait-on un jour à Montesquieu. Il répondit : *Eh bien ! il en est plus aimable dans la société.*

---

*Fontenelle*, presque centenaire et

sourd, assistait à une séance académique. Le grave aréopage lui paraissait fort agité ; il en demanda la cause au confrère qui se trouvait auprès de lui. Il s'agit, lui dit le voisin, de Piron ; on dispute pour son admission à l'académie ; on lui oppose toujours sa fameuse Ode à *Priape*... Ah ! ah ! répliqua *Fontenelle*, c'est pour cela qu'ils font tant de tapage : eh bien ! si M. Piron a fait l'Ode à Priape, il faut bien le gronder ; s'il ne l'a pas faite, il ne faut pas le recevoir.

---

*Fontenelle* avait fait un opéra où il y avait un chœur de prêtres, qui scandalisait les dévotes. L'archevêque de Paris voulut le faire supprimer. *Je ne me mêle pas de son clergé, dit Fontenelle*, qu'il ne se mêle pas du mien.

Une femme de 90 ans, disait à *Fontenelle*, âgé de 95 : la mort nous a oubliés. *Chut*, lui répondit le philosophe, en mettant le doigt sur sa bouche.

---

*Fontenelle*, âgé de 97 ans, venant de dire à madame *Helvétius*, jeune, belle, et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas apperçue. Voyez, lui dit madame *Helvétius*, le cas que je dois faire de vos galanteries; vous passez devant moi sans me regarder. *Madame*, dit le galant vieillard, *si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé.*

---

Après sa réception à l'académie française, *Fontenelle* dit : « Il n'y a plus » que trente-neuf personnes dans le

» monde qui aient plus d'esprit que » moi ».

On connait les deux vers suivans du même auteur.

Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux,
Mais sommes-nous quarante, on se moque de nous.

---

Le père Castel sera toujours célèbre par le caractère d'originalité que portent ses ouvrages. *Fontenelle* le louait de cette originalité. Quelqu'un lui dit : « mais il est fou ! Je le sais bien, répon- » dit Fontenelle, et j'en suis fâché ; car » c'est grand dommage. Mais je l'aime » encore mieux original, et un peu fou, » que s'il était sage sans être original ».

---

L'ambition n'eut jamais aucune prise

sur *Fontenelle ;* il en avait vu les funestes effets dans le cardinal *Dubois*, qui venait quelquefois chercher des consolations auprès de lui. Quelqu'un lui parlait un jour de la grande fortune que ce ministre avait faite, pendant que lui, qui n'était pas moins aimé du prince régent, n'en avait fait aucune : *cela est vrai*, répondit le philosophe ; *mais je n'ai jamais eu besoin que le cardinal Dubois vînt me consoler.*

---

*Fontenelle* avait coutume de dire : *il y a beaucoup plus de bons livres que de livres bien faits.*

---

On sait qu'il traduisit des pièces latines de quelques Jésuites. L'abbé Trublet lui parlant un jour de ces tra-

ductions, et lui disant naturellement qu'elles n'étaient pas trop bonnes, il répondit : *elles ne méritaient pas d'être meilleures ; n'en parlons plus, j'en ai honte aujourd'hui.*

---

*Fontenelle* avait été refusé trois fois à l'académie, et le racontait souvent. Il ajoutait : j'ai fait cette histoire à tous ceux que j'ai vu s'affliger d'un refus de l'académie, et je n'ai consolé personne.

---

Autrefois on tirait le gâteau des rois avant le repas. *Fontenelle* fut roi, et comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : le roi oublie ses sujets. A quoi il répondit : *voilà comme nous sommes, nous autres.*

---

« A force de combinaisons, disait » quelquefois *Fontenelle*, la nature » réunit tout, sépare tout ; elle ne pa- » raît bisarre que parce qu'elle est fé- » conde. »

---

Lors de l'exclusion de l'abbé de St. Pierre de l'académie française, la seule boule de *Fontenelle* fut pour ce confrère infortuné. *Fontenelle*, toujours sage et réservé dans ses discours, mais toujours ferme et décidé dans ses procédés et sa conduite, crut devoir réclamer au moins tacitement contre une rigueur qui lui paraissait précipitée. Ce sage dit à ce sujet : *j'ai été un peu surpris de n'avoir pas un seul complice en cette occasion.*

---

*Fontenelle* avait une maison de cam-

pagne dans les environs de Paris. Un jour qu'il y était avec plusieurs académiciens, au nombre desquels se trouvais *Mairan*; on agita la question des systêmes de Descartes et Newton. Chacun prenait un parti, lorsque tout-à-coup *Fontenelle* interrompant la conversation qui était très-vive, leur adressa ainsi la parole : « Messieurs, dites-» moi par quels principes de philoso-» phie de ces deux grands hommes, » vous pourriez expliquer un phéno-» mène qui se passe actuellement dans » mon jardin ? Cette grosse boule de » verre que voilà exposée au soleil, est » brûlante par-dessous, tandis qu'elle » est froide à sa surface ». On approche du globe, on vérifia le fait, on raisonna beaucoup, et l'on fut dîner. A la promenade, on continua la recherche de ce phénomène singulier ; on s'efforcait même de l'expliquer, et avec toute la vi-

vacité possible, lorsque *Fontenelle* qui s'était éloigné, s'approcha : « voici, » messieurs, l'explication que j'ai trou- » vée ». On écoute avec la plus grande attention. « La boule, leur dit-il en » souriant, était chaude par-dessus; » mais je l'ai retournée, alors elle a » été froide. »

---

Une jeune demoiselle, jolie et remplie d'esprit, disait un soir à *Fontenelle* que la lumière incommodait, et qui pourtant avait voulu qu'on allumât les bougies : « Mais, monsieur, on dit » que vous aimez l'obscurité ? Non pas » où vous êtes, mademoiselle, reprit » le galant vieillard.

---

On disait à *Fontenelle* : un tel est

un bon maître. « Oui, reprit-il, il est » bon maître, parce qu'il est le maître ».

---

Le père Duparc prononça une harangue au collège de Louis-le-Grand, où il prouva que le courage n'est pas incompatible avec l'étude des sciences. Quelqu'un qui l'avait entendu, rapporte à *Fontenelle* qu'on y avait fait un magnifique éloge de ses talens. « Comment, répondit-il, mon éloge » a-t-il pu se trouver dans ce discours ? » je n'ai jamais eu de courage. »

---

Le desir d'obliger qu'eut toujours *Fontenelle*, ne l'abandonna pas dans les dernières années de sa vie, et survécut même à l'affaiblissement de sa mémoire et de ses organes. Un de ses amis lui parlait un jour d'une affaire

qu'il lui avait recommandée ; *je vous demande pardon*, lui dit Fontenelle, *de n'avoir pas fait ce que je vous ai promis.* — *Vous l'avez fait*, répondit son ami, *vous avez réussi, je viens vous remercier.* — *Eh bien*, dit Fontenelle, *je n'ai point oublié de faire votre affaire, mais j'avais oublié que je l'eusse faite.*

---

Les gens du monde voudraient qu'on leur expliquât tout en peu de mots et en peu de temps. *En peu de mots*, répondit un jour Fontenelle, *j'y consens ; en peu de temps, cela m'est impossible. Au reste, que vous importe de savoir ce que vous me demandez ?*

---

Madame *Dutort* était une des meil-

leures amies de *Fontenelle* : voici les vers galans qu'il lui adressa :

C'est ici madame *Dutort*,
Qui la voit et ne l'aime, *a tort*;
Mais qui l'entend et ne l'adore,
A mille fois plus *tort* encore.
Pour celui qui fit ces vers-ci,
Il n'eut aucun tort, dieu merci.

---

*Fontenelle*, âgé de 80 ans, s'empressa de relever l'éventail d'une femme jeune et belle, mais mal élevée, qui reçut sa politesse dédaigneusement. *Ah ! Madame*, lui dit-il, *vous prodiguez bien vos rigueurs.*

---

Rien ne peut altérer la tranquillité

d'un vrai philosophe. Aussi *Fontenelle* disait-il, *je n'ai jamais ri, ni pleuré.*

---

On a souvent entendu dire à madame *** : « Quand je raconte la situation de quelque infortunés à qui je voudrais procurer des secours : je n'enfonce point la porte : je me place seulement tout auprès, et j'attends qu'on veuille bien m'ouvrir. » *Fontenelle* était le seul de ses amis pour qui elle n'eût pas ce ménagement. Elle allait chez lui, quand elle voulait en tirer quelque chose. Elle commençait par peindre les peines des malheureux dont elle désirait le soulagement. « Ils sont bien à plaindre, disait *Fontenelle !* et il parlait d'autre chose. Madame ** le laissait aller, mais en le quittant elle lui disait : donnez-moi cinquante louis pour ces pauvres gens. — Vous

» avez raison, répondait *Fontenelle*, et » il allait chercher les cinquante louis, » les donnait, et n'en parlait jamais. »

---

Le cardinal de Polignac, à son retour de Rome, rendait un compte fidèle à *Fontenelle* des cérémonies qui s'observent pour la canonisation des saints : il faut, lui disait-il, que les miracles soient bien constatés. « Oh ! oh ! répondit *Fontenelle*, » il y a donc, Monseigneur, » de véritables miracles modernes ? »

---

*Fontenelle* avait une passion décidée pour les asperges ; et, dans la saison, il s'en faisait servir tous les jours. Un ami vint lui demander à dîner. Celui-ci aimait aussi les asperges, mais à l'huile. Le doyen de l'académie ne les mangeait qu'au beurre. *Fontenelle* ordonna au

cuisinier d'en accommoder la moitié de cette façon, et l'autre moitié au goût de son convive. On se mit à table ; au commencement du repas, l'ami se trouva mal. On le transporta dans la chambre voisine. *Fontenelle* dit alors avec la plus grande tranquillité : *puisque la chose est ainsi, mettez tout au beurre.*

---

Lorsqu'en 1752, Voltaire mit l'article de *Fontenelle* dans le catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV, *Fontenelle* qui en fut averti demanda à un de ses amis comment Voltaire l'avait traité. Cet ami lui répondit qu'à tout prendre, l'article était favorable ; qu'il y avait pourtant quelques restrictions aux éloges ; qu'au reste il était le seul homme vivant que Voltaire eût mis dans ce catalogue. « Ce début me suffit, interrompit *Fontenelle*, et quelque

» chose qu'ait pu dire ensuite Voltaire,
» je suis content. »

---

Un discoureur qui ne disait que des choses triviales, et qui néanmoins les disait du ton et de l'air dont à peine aurait-on droit de dire les choses les plus rares et les plus exquises, d'un ton et d'un air qui commandaient l'attention, adressait un jour la parole à *Fontenelle*. Le philosophe, las de l'entendre, interrompit le discoureur, *tout cela est très-vrai*, *Monsieur*, lui dit-il; *très-vrai: je l'avais même entendu dire à d'autres.*

---

Quand *Fontenelle* avait dit son sentiment et ses raisons sur quelque chose, on avait beau le contredire, il refusait de se défendre, et alléguait, pour cou-

vrir son refus, qu'il avait une mauvaise poitrine. *Belle raison*, s'écria un jour un disputeur éternel, pour étrangler une dispute qui intéresse toute la compagnie.

---

Piron a dit plaisamment : *Fontenelle* a engendré Marivaux, Marivaux a engendré Moncrif, Moncrif n'engendrera personne.

---

Un journaliste de Trévoux ayant eu occasion de voir *Fontenelle*, lui dit qu'il avait fait quelques observations critiques sur un de ses ouvrages, mais qu'il ne les imprimerait pas sans son consentement. « J'y consens de grand « cœur, reprit *Fontenelle*, cela fera « toujours son effet. »

---

Pour que le bonheur puisse entrer dans notre ame, il faut, disait *Fontenelle*, commencer par netoyer la place, et en avoir chassé les maux imaginaires.

---

*Fontenelle* a fait un parallèle de Corneille et de Racine. Longepierre en avait fait un le premier entre ces deux grands poëtes. Longepierre flatte trop Racine aux dépens de Corneille, et peut-être *Fontenelle* ne rend-il pas une entière justice à Racine. Quelqu'un le lui disait un jour. Il répondit : « cela se peut » bien ; il y a même grande apparence « que cela est. »

---

Tête à tête avec un tendron,
Un jour le galant *Fontenelle*,
Quoiqu'il fût alors vieux garçon,
Lutinait fort la jouvencelle.

Ou soyez moins impétueux,
Ou je vais m'écrier, dit-elle.
« Bien, lui répondit-il, rien de mieux,
» Criez... plus haut... vos cris, ma belle,
» Nous feront honneur à tous deux.

---

*Fontenelle* disait un jour devant une femme d'esprit : « Je me souviens d'avoir écrit quelque part, et je ne m'en repends pas, que le naïf n'est qu'une nuance du bas. Vous êtes bien en droit, lui répondit cette femme, de ne pas croire au seul genre d'esprit qui vous manque. »

---

La tragédie d'*Asper* de *Fontenelle* fut sifflée et resiflée. L'auteur prudemment la retira. Cela n'empêcha pas qu'on fit plusieurs épigrammes contre l'auteur.

et la pièce, dont voici la moins mauvaise :

Ces jours passés, chez un vieil historien,
Un chroniqueur mettait en question
Quand, à Paris, commença la méthode
De ces sifflets qui sont tant à la mode ?
Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer;
Gens pour Pradon voulurent parier.
Non, dit quelqu'un, voici toute l'histoire
Que, par degrés, je vais vous débrouiller :
Boyer apprit au parterre à bâiller ;
Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement.
Or, quand sifflets prirent commencement,
C'est, j'y jouais, j'en suis témoin fidèle,
C'est à l'*Aspar* du sieur de *Fontenelle*.

---

L'abbé Trublet disait un jour chez *Fontenelle* : « Quelle prodigieuse multitude de mauvais petits romans depuis quelques années ! Ils ne coûtent

» donc guère à leurs auteurs ? Ils trou-
» vent donc bien des lecteurs ? — Oui,
» reprit *Fontenelle*; voilà la vraie rai-
» son de l'inondation de cette sorte
» d'ouvrage méprisables à la fois et dan-
» gereux : il est aisé de les faire et de
» s'en défaire. »

---

« N'est-il pas vrai que j'ai souvent
» raison, disait un jour madame Geof-
» frin à Fontenelle ? — Oui, lui répon-
» dit-il; mais vous l'avez trop tôt. »
Un moment après, il tira sa montre et
la regarda : « Votre raison, ajouta-t-il,
» est comme ma montre, elle avance. »

---

La poésie de *Fontenelle* est faible et sans couleur; on n'y remarque point cette verve et cette chaleur qui doivent caractériser le poëte. *Fontenelle*, comme

nous l'avons déjà dit, écrivait avec son esprit et non avec son cœur, ce qui fait que la finesse remplace le sentiment, et que des tours ingénieux suppléent à ces tours énergiques qui sont l'ame de la poésie. Parmi les pièces fugitives, nous citerons, pour exemple, celle de l'amour noyé.

L'AMOUR NOYÉ. (1)

Phylis plongeait l'amour dans l'eau;
L'amour se sauvait à la nage;
Il revenait sur le rivage,
Phylis le plongeait de nouveau.

Cruelle, disait-il, vous qui m'avez fait naître,
Hélas! pourquoi me noyez-vous?

(1) On avait joué au jeu de noyer, ou de deux personnes proposées à une troisième, celle-ci en noie une. L'auteur avait été noyé douze fois par une jolie personne qu'il aimait.

Est-ce que vous voulez m'empêcher de paraître?
Prenez un moyen plus doux.

Je ne paraîtrai point, c'est une affaire faite;
Je ne vous ferais pas pourtant de déshonneur;
Au lieu de me noyer, donnez-moi pour retraite
Un petit coin de votre cœur.

Je vous réponds qu'il serait impossible
De trouver un endroit plus propre à me cacher,
Comme on sait qu'il me fut toujours inaccessible,
On ne viendra pas m'y chercher.

Phylis ne l'en voulut pas croire;
Ce n'est pas qu'après tout l'avis ne fût très-bon;
Pour réponse elle le fit boire,
Mais boire plus que de raison.

Tel qu'un petit barbet qu'à l'eau son maître envoie,
Et qui de ce péril dès qu'il est échappé,
Revient à son maître avec joie,
Tout dégoutant et tout trempé.

Tel l'amour s'exposant à des rigueurs nouvelles,
A peine sorti du danger,
Revenait vers Phylis en secouant ses ailes,
Quoiqu'il sût que Phylis allait le replonger.

Les forces cependant à la fin s'épuisèrent;
Il était las de faire le plongeon :
Il se rendit, et les bras lui manquèrent,
Il fallut qu'il coulât à fond.

Le croira-t-on ? Phylis en fut ravie ;
Car elle le noyait pour la douzième fois :
Elle hérita de l'arc, des traits et du carquois,
Dont elle s'est fort bien servie.

Pour le petit amour, je ne puis concevoir,
Qu'à la nage onze fois il soit sorti d'affaire :
Sans beaucoup de vigueur, cela ne peut se faire;
Le pauvre enfant n'en devait guère avoir.

Il fut toujours mal nourri par sa mère :
Quoique l'espoir ne soit qu'une viande légère,
A peine fut-il né qu'on le sevra d'espoir.

Si Phylis un peu moins injuste,
L'eût traité comme il faut en lui donnant le jour,
C'eût bien été l'amour le plus robuste
Que l'on eût vu de mémoire d'amour.

## Epitaphe de l'Amour.

Ci-gît l'amour ; Phylis a voulu son trépas,
L'a noyé de ses mains ; on n'en sait pas la cause.
Quoique sous ce tombeau son petit corps repose,
Qu'il fût mort tout-à-fait, je n'en répondrais pas.
Souvent il n'est pas mort, bien qu'il paraisse l'être.
Quand on n'y pense plus, il sort de son cercueil :
Il ne lui faut que deux mots, un coup-d'œil,
Quelquefois rien, pour le faire renaître.

---

« Les ouvrages dramatiques, disait

» Fontenelle, ont deux tribunaux à es-
» suyer, très-différens, quoique com-
» posés des mêmes juges; tous deux éga-
» lement redoutables; l'un, parce qu'il
» est trop tumultueux, l'autre, parce
» qu'il est trop tranquille; et un ouvrage
» n'est pleinement assuré de sa gloire,
» que quand le tribunal tranquille a
» confirmé le jugement favorable du
» tumultueux ».

---

« Ce qu'on obtient vaut toujours moins
» qu'il ne valait quand on ne faisait que
» l'espérer; et les choses ne passent point
» de notre imagination à la réalité, qu'il
» n'y ait de la perte. »

---

« Que les hommes sont à plaindre!
» leur condition naturelle leur fournit
» peu de choses agréables, et leur rai-

» son leur apprend à en goûter encore » moins ».

« Quand on veut qu'un sexe résiste, » on veut qu'il résiste autant qu'il faut » pour mieux faire goûter la victoire à » celui qui doit la remporter, mais non » pas assez pour la remporter lui-même, » et qu'il doit n'être ni si faible qu'il se » rende d'abord, ni si fort qu'il ne se » rende jamais. »

---

« Les hommes ne font point d'expé- » riences, parce que dans tous les siècles » ils ont les mêmes penchans, sur les- » quels la raison n'a aucun pouvoir; et » qu'ainsi, par-tout où il y a des hom- » mes, il y a des sottises, et les mêmes » sottises ».

---

« Les plaisirs sont des terres maréca-

» geuses, sur lesquelles il faut courir » fort légèrement, sans y arrêter le » pied ».

---

« La nature a si bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas » laissé beaucoup de choses à faire au » mérite; qu'il n'y a point de cœur à » qui elle n'ait destiné quelqu'autre » cœur, et que le choix d'une femme » aimable ne prouve rien, ou presque » rien, en faveur de celui sur qui il » tombe. »

---

« Une femme peut gouverner toujours » à sa fantaisie l'homme du monde le » plus impérieux, pourvu qu'elle ait » beaucoup d'esprit, assez de beauté, et » peu d'amour. »

---

« Les belles sont de tout pays, et les » rois mêmes et les conquérans n'en sont » pas. »

---

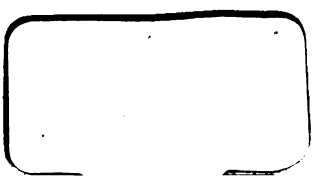
« Les vraies louanges ne sont pas cel- » les qui s'offrent à nous, mais celles » que nous arrachons. »

---

« Les frénétiques sont si foux, que le » plus souvent ils se traitent de foux les » uns les autres. »

FIN.

57580311

FONTENELLIANA

15 s.
3 s.